

Le scandale du mal

Repères bibliques

Apocalypse 12 :1 à 13 :6

Nous abordons notre étude de conclusion sur cet immense problème du mal. Trois grandes vérités ressortent de l'enseignement biblique à propos du mal. Elles forment ensemble comme un grand « T ».

1. Les vérités fondatrices

C'est d'abord l'affirmation de la réalité du mal : il n'est pas une illusion ; ce n'est pas en changeant d'optique qu'on découvrira qu'en réalité, il n'existe pas. Le mal appartient à l'expérience de l'humanité. C'est une horreur, une abomination. De sa deuxième ou troisième page à sa dernière, la Bible atteste que le mal doit être l'ennemi contre lequel se dirigent nos énergies. Il est réel, et ne doit pas être excusé.

La deuxième grande vérité attestée clairement dans l'Écriture est que le mal ne procède pas de Dieu, ne découle pas de lui. Dieu est bon, il est lumière, sans aucune trace de ténèbres en lui. Le mal ne provient pas de Dieu, ni de ce qui est produit par lui, c'est-à-dire de sa création. Tout ce que Dieu a fait est bon et pur. « Bon à l'extrême », dit la Genèse. Dieu est entièrement bon et pur de toute complicité avec le mal.

Troisième grande vérité : Dieu demeure souverain, même en ce qui concerne le mal. Il détermine dans son plan tout ce qui arrive, y compris les actes dirigés contre lui que commettent les créatures pécheresses. Dieu ne laisse pas échapper, à un moment quelconque, une causalité qui deviendrait indépendante de lui. Il gouverne, jusque dans le plus infime détail, tout ce qui se produit. La Bible atteste que c'est aussi le cas des actes de péché, qui sont la forme première du mal : les transgressions et les révoltes des créatures sont inscrites par Dieu dans son plan, de telle sorte que la pureté et la bonté de Dieu n'en sont pas altérées. Le langage de la Bible en est parfois assez choquant, comme en Ézéchiel : « S'il survient un faux-prophète proférant le mensonge, c'est moi qui l'aurai séduit. » (Ez 14 :9) Dieu parle de cette façon, tout en disant qu'il jugera ce faux-prophète, parce que ce mal fait horreur à Dieu. Le gouvernement de Dieu est une plénitude telle que certaines formes de langage, aussi choquantes que celle-ci, peuvent se trouver dans la Bible.

Ces trois vérités ne sont pas contradictoires, d'un point de vue logique rigoureux. Ceux qui affirment qu'elles le sont s'arrogent le droit de juger. Mais sur quelle base ? À partir de quel point d'appui déclarer qu'il y a contradiction logique ? Je n'en vois pas. Ils n'en ont pas à présenter. En toute rigueur, il n'y a pas de contradiction logique : si l'on cherchait à « formaliser » ces formulations, d'un point de vue logique, on pourrait le montrer.

2. Une blessure pour la raison

Mais l'association de ces trois vérités bibliques, la constitution de ce grand « T », nous est épouvantablement difficile. C'est vraiment très déchirant pour notre raison, même sanctifiée, instruite et orientée par la Parole de Dieu. Il est douloureux de devoir mettre ensemble ces trois grandes vérités qu'enseigne l'Écriture. À la limite, on peut dire qu'il n'y a pas contradiction... mais comment penser ces choses ensemble ? Nous n'y arrivons pas. Je propose de dire que c'est un « mystère opaque ». Les autres mystères nous éblouissent, même si nous ne les maîtrisons pas. Ils sont harmonieux, nous pouvons y être heureux. Mais sur le mystère du mal, nous butons, comme le regard bute sur quelque chose d'opaque. Ce mystère est comme l'écharde dans la chair

de notre raison. Cela nous fait mal. Il est douloureux pour notre raison d'essayer de penser ensemble ces choses qui nous sont révélées.

La cause de la douleur que nous éprouvons n'est pas le fait d'un manque d'agilité intellectuelle : au moins deux passages bibliques montrent qu'en effet, il n'y a pas de solution rationnelle. Il n'y a pas d'argumentation ou de présentation de ces vérités qui permette à notre raison de les concilier aisément. Nous ne pouvons pas comprendre pourquoi Dieu, qui est souverain et bon, permet le mal qui est réel. Les deux passages qui l'attestent sont le livre de Job et Romains 9. Ce dernier texte, en particulier, est d'une clarté parfaite pour notre débat. L'apôtre Paul sait très bien que les objecteurs, qui raisonnent comme nous le faisons spontanément, vont lui dire : « Pourquoi Dieu blâme-t-il encore ceux qui font le mal si rien ne résiste à sa volonté ? » (Rm 9 :19) S'il est souverain, pourquoi juge-t-il comme responsables et coupables d'un mal qu'il déteste ceux qui le commettent, puisque tout cela est dans son plan ? Le problème est posé, en une phrase, exactement comme nous sommes tous portés à le faire, depuis des millénaires, et même en utilisant notre raison sanctifiée. Quelle est la réponse de l'apôtre ? Il ne revient pas sur une des trois vérités, pour espérer obtenir un meilleur accord. Il n'atténue ni la souveraineté de Dieu, ni la malignité du mal. Il ne nous donne pas non plus une solution rationnelle à laquelle nous n'aurions pas pensé, et qui éclairerait tout. Il dit que le vase de terre ne peut pas contester avec son potier. « Qui es-tu pour contester avec ton créateur ? » (9 :20) Nous ne sommes pas capables de comprendre, c'est tout. C'est très clairement la réponse de l'apôtre en ce passage de Romains 9. Nous ne pouvons donc pas espérer trouver enfin « le truc » qui résoudra le mystère opaque, et qui le clarifiera.

3. Un témoignage unique

Est-ce un obstacle majeur pour notre témoignage, face à ceux qui nous interpellent, qui nous demandent compte de notre foi et de notre espérance ? Est-ce une faiblesse, qu'une telle écharde dans la raison ? Car c'est malgré tout l'honneur de l'homme de suivre sa raison !

Ce serait, à coup sûr, une faiblesse sérieuse... si quelqu'un avait une bonne solution ! Si la « concurrence » avait un produit supérieur, ce serait gênant. Mais le tour d'horizon que nous avons fait me semble démontrer qu'il n'y a aucune solution. Personne n'a trouvé de solution rationnelle au problème du mal et de son pourquoi. Une fois que l'on discerne cela, les choses se retournent. Dans toutes les religions, toutes les philosophies, les gens ont cherché une solution au problème du mal. Ils ont cru en trouver, mais à chaque fois c'était une pseudo-solution, en trompe l'œil. C'était à chaque fois une façon d'escamoter le « mal du mal ». La jonglerie intellectuelle qui le permet se trouve démentie à chaque fois que l'on revient à l'appréhension première du mal, l'indignation de celui qui est touché par le mal, ou la honte de celui qui le commet. Là, le mal est perçu dans sa vivacité. Cette perception première montre que les constructions qui intègrent le mal ont procédé à un escamotage : le « mal du mal » n'y est plus reconnu. C'est le cas pour toute la série des pseudo-solutions. Finalement, il est très impressionnant de voir que la Bible, dans le champ de toutes les religions et de toutes les philosophies, est le seul enseignement qui ne prétende pas, subrepticement, résoudre rationnellement le problème du mal. Elle seule met le « mal du mal » en pleine lumière, dans la lumière crue d'une dénonciation sans atténuation. C'est comme une preuve de la vérité surnaturelle de l'Écriture. Elle seule possède, à l'égard du mal, cette sobriété, cette justesse de ne se permettre aucun escamotage.

4. Et si le mal s'expliquait ?

Voilà une première réponse à la difficulté. Il faut la prolonger, pourtant, et prolonger la réflexion en nous demandant : « Que se passerait-il si le mal avait une explication rationnelle, si on en comprenait le 'pourquoi' ? » Cela voudrait dire, qu'au fond, on l'aurait fait rentrer dans l'ordre. On l'aurait réconcilié avec le reste. La compréhension et la solution rationnelle sont, pour la réflexion comme pour les problèmes techniques, les moyens d'obtenir un ensemble harmonieux. D'abord, on ne voit pas comment un élément pourrait être intégré, il semble un corps étranger, gênant, faisant opposition. Puis, si l'on trouve la solution rationnelle, on met cela en harmonie, on réussit à

former un ensemble où les relations sont des relations d'ordre harmonieux. « Comprendre », c'est « prendre avec », pour former un tout, où les rapports sont d'harmonie, de co-implication, de cause à conséquence.

Faire cela avec le mal voudrait dire l'intégrer dans l'harmonie de la création. C'est en faire un élément en harmonie avec le reste. Donc, c'est nier son caractère de mal. Le mal ne serait plus le désordre injustifiable, si on le comprenait. Comprendre signifierait excuser. Nous sommes donc dans la situation de ne pas pouvoir comprendre le mal, mais de comprendre pourquoi nous ne pouvons pas le comprendre. Le mal est le mal ! Il ne peut se justifier, il ne peut se concilier avec l'œuvre de Dieu. Il se définit par le désordre qu'il représente, par la rupture de l'harmonie issue de Dieu. Dieu est harmonie. Tout ce qui procède de lui est harmonie. Le mal est justement « l'autre », le désordre. Essayer de le comprendre, c'est vraiment nier son caractère de mal. Le mal n'est pas là pour que nous essayions de le comprendre, mais pour que nous le combattions.

5. La victoire sur le mal

Une troisième réflexion s'enclenche sur la précédente. Je propose de penser que l'espérance d'une victoire sur le mal ne peut être ferme, solide et vigoureuse, que si l'on accepte les trois vérités que la Bible nous enseigne. En supprimer une, pour faciliter le travail de la raison, c'est rendre impossible une véritable espérance en la disparition du mal.

Si le mal n'est qu'une erreur d'optique, il n'y a pas de raison d'espérer sa disparition : tout ce que l'on pourra espérer est de discerner qu'il n'y avait pas de mal, au fond ! Ce n'est plus du tout la même espérance !

Si Dieu n'est pas vraiment bon, au fond, s'il y a en lui une semence de mal, quelques ténèbres qui se cachent dans les replis de la lumière, on ne peut pas espérer qu'il fera disparaître le mal. Si le mal appartient à l'être même de Dieu ou à l'être de la création, il ne va pas disparaître, puisqu'il appartient à l'être. Il serait sot d'imaginer cette disparition.

Si Dieu n'est pas vraiment souverain sur le mal, s'il ne gouverne pas tout, s'il a pris le risque de créer une liberté radicalement indépendante de lui, là non plus on ne peut pas espérer de manière ferme la disparition du mal : cela ne dépend plus de Dieu ! Si le mal est une causalité indépendante de Dieu, il n'y a aucune garantie que Dieu surmonte le mal. En toute rigueur, c'est une pensée impossible : une causalité indépendante de Dieu lui est absolument étrangère. Avec l'absolu, s'il y a indépendance, c'est un abîme qualitatif, il ne peut même y avoir aucune rencontre. Il est clair que, si Dieu n'a « pas pu empêcher » le mal, il n'y a aucune raison qu'il puisse le vaincre à un moment donné. Ceux qui adoptent cette pseudo-solution et professent malgré tout une espérance ne se rendent pas compte que cette espérance est vide. Ils font comme si Dieu n'avait pas pu empêcher le mal une première fois, mais affirment qu'il le fera en un second temps. Mais pourquoi ? Si le mal est une cause indépendante de Dieu, il n'y a aucune raison d'espérer. À moins qu'il ne s'agisse d'un jeu du hasard, ou d'une loi au-dessus de Dieu... On se trouve dans une vision totalement éloignée des perspectives bibliques.

L'absence de solution rationnelle au problème de l'origine du mal est ce qui nous permet d'affirmer une solution pratique quant à la fin du mal. La Bible ne prétend pas nous donner de solution théorique quant à l'origine. Mais, du coup, nous avons une solution pratique : une vraie victoire sur le mal est possible, permettant que le mal soit vraiment éliminé. Nous avons une espérance quant à la fin du mal. Ceux qui prétendent avoir une solution rationnelle quant à l'origine du mal se condamnent à ne plus pouvoir, vraiment, espérer la fin du mal. La Bible nous apporte, quant à elle, une ferme espérance à cet égard.

6. La sagesse de la Croix.

Tout cela se noue d'une façon merveilleusement belle, lorsque nous considérons la Croix de Jésus. Elle semble attester d'une manière incontestable les trois vérités que nous avons formulées. Le

« T » qu'elles constituent a la forme de la Croix. La réalité du mal y est attestée : qui pourrait dire, devant la Croix, que le mal n'est qu'une illusion d'optique, une imperfection qui entre dans la beauté du tout ? C'est une impiété majeure que de suggérer, devant le supplice du Fils de Dieu, que le mal ne serait pas quelque chose d'horriblement réel ! La bonté de Dieu, qui n'est pas complice du mal, éclate aussi à la Croix. Dieu n'est pas complice, puisqu'il est dans la position même de la victime : il est, Dieu le Fils, le Juste, assassiné injustement. La souveraineté de Dieu est, elle aussi, attestée : tout ce drame se déroule selon ce que la main de Dieu avait décidé d'avance (Ac 3 :18) : c'est ce qui avait été prophétisé des siècles auparavant. C'est le plan de Dieu, le cœur du plan de Dieu, qui se réalise. La souveraineté de Dieu se vérifie jusque dans le détail de ce qui se passe au calvaire. Et c'est la victoire de Dieu sur le mal, l'affirmation de son règne : c'est ce qui fonde l'espérance que le mal sera vaincu.

La Croix est bien la victoire sur le mal. Le mal est vaincu par l'Agneau de Dieu qui porte le péché du monde, et qui, en subissant le mal, l'expie et en triomphe. L'Écriture atteste cette victoire en maints endroits. C'est la victoire « par le sang de l'Agneau » (Ap 12 :11). C'est le combat de « Michel et de ses anges » contre le « grand dragon » (Ap 12). Le dragon a été impuissant à empêcher la naissance du Messie, qui doit « paître les nations avec une verge de fer ». Lorsque ce Messie, après avoir achevé son œuvre, a été enlevé au ciel, le diable a été précipité à terre : il ne peut plus accuser. Il était l'Accusateur, mais parce que Jésus a payé par son sang, ceux qui s'abritent sous ce sang triomphant de l'Accusateur. « Ils ont vaincu par le sang de l'Agneau. » (Ap 12 :11) Le diable est précipité, comme Accusateur. Ce texte nous parle bien de la victoire accomplie et souligne : « Maintenant est arrivé le salut, ainsi que la puissance, le règne de notre Dieu, et l'autorité de son Christ. » (12 :10) Jésus l'affirme aussi, après la Croix et la résurrection : « Tout pouvoir m'a été donné, dans les cieux et sur la terre. » (Mt 28 :18)

7. La subsistance du mal

Mais ici le débat rebondit. Il semblerait que désormais, nous devons voir le mal balayé, la situation complètement assainie, ou en tout cas s'assainissant toujours davantage. Or, il semble que nous voyons plutôt le contraire. Un nouveau problème surgit. Dans les siècles qui suivent la victoire de la Croix et la venue du règne de Dieu, au lieu que le mal soit éliminé, il semble plutôt proliférer. Nous constatons l'activité satanique sur la terre : « Le diable est descendu sur la terre, plein de fureur, sachant qu'il a peu de temps. » (Ap 12 :12) Le texte de l'Apocalypse décrit ses efforts pour persécuter la femme, qui représente le peuple de Dieu de l'ancienne et de la nouvelle alliance, le peuple fidèle. Il s'efforce de la submerger, mais elle est protégée. Il fait la guerre, alors, à tous les membres de l'Église, individuellement. Le « reste de la descendance de la femme », les croyants, les frères et sœurs de Jésus-Christ, sont désormais sa cible. C'est la persécution. Puis surgit une « bête » (Ap 13 :1), qui reçoit la puissance même du Dragon, le Diable, et qui représente l'Antichrist. Cette bête semble amener le mal à un paroxysme. En 2 Thessaloniens, Paul nous parle de cet homme en le nommant « l'homme impie » (2 Th 2 :3), littéralement « l'homme de la non-loi », qui rejette, méprise et viole la loi de Dieu.

Comment comprendre, ou interpréter au moins, ces enseignements bibliques ? La victoire est acquise, elle a eu lieu à la croix, le règne ou le royaume de Dieu est advenu, et pourtant on observe que le mal continue d'être très présent, et semble même s'intensifier.

Une erreur ?

Deux fausses pistes à propos de ce nouveau problème doivent être écartées. La première revient à dire que le Nouveau Testament s'est trompé. Jésus aurait cru que, suite au don de sa vie, le royaume allait tout de suite arriver, mais cela ne s'est pas produit. Les disciples, après cela, auraient eu beaucoup de peine à traiter cette question. Ils auraient pensé, d'abord, qu'il n'y aurait qu'un très court intervalle, une période transitoire... mais rien ne s'est produit. Alors, ils auraient changé l'espérance par la vie sacramentelle, l'Église. C'est une théorie. Mais on peut démontrer par l'Écriture que le Nouveau Testament n'enseigne pas que la fin devait venir immédiatement. Certains passages montrent qu'il faudra attendre longtemps. Aucun chiffre n'est donné, mais Jésus

a souligné que l'époux pourrait « tarder à venir ». Les théologiens que nous critiquons savent bien que ces passages existent, mais ils prétendent qu'ils ont été introduits plus tard, frauduleusement. L'Église les aurait inventés pour expliquer que la fin n'arrivait pas. C'est une méthode d'un arbitraire total que de traiter l'Écriture de cette façon. Nous avons une autre attitude, qui valorise le respect.

Le Royaume reporté ?

Une deuxième fausse piste, suivie par certains auteurs évangéliques, est de considérer que la venue du Royaume aurait été retardée. C'est la position des « dispensationalistes », que l'on trouve dans plusieurs notes de la Bible de travail « Scofield ». Le dispensationalisme est une forme de théologie évangélique qui pose que Jésus est venu offrir le Royaume aux Israélites de son temps, un royaume terrestre, de justice, avec lui comme Roi, où Israël aurait dominé sur toutes les nations. Mais ils ont refusé. Du coup, le royaume a été reporté à une période ultérieure, et une parenthèse s'est insérée dans le plan de Dieu. Elle s'est placée entre la 69^e et la 70^e semaine prophétique de Daniel (Dan 9 :25-27). Cette offre a lieu à la fin de la 69^e semaine. Une parenthèse s'intercale, puisque le royaume est reporté. C'est le temps de l'Église, qui, selon l'enseignement dispensationaliste, n'est pas prévue par les prophéties : il n'en est pas question dans les prophéties de l'Ancien Testament, qui ne concernent qu'Israël. La parenthèse de l'Église s'est ouverte parce qu'Israël a refusé le Royaume. Lorsque l'Église sera enlevée, la parenthèse se refermera, les prophéties concernant Israël s'accompliront, et le Royaume sera établi, essentiellement pour Israël.

Ce schéma du dispensationalisme ne correspond pas non plus au texte biblique. Le Nouveau Testament, de manière très abondante, nous montre qu'Israël se prolonge dans l'Église : certes, il y a une dénivellation, un changement important, mais l'image-clé est celle de Romains 11. L'olivier, Israël, continue, et l'Israël incroyant est décrit comme des branches retranchées. Les païens qui croient en Jésus-Christ sont, quant à eux, greffés sur cet olivier. Nous n'étions pas dans cet olivier, nous n'étions pas Israélites, mais nous avons été greffés sur cet olivier qui représente le véritable Israël de Dieu. Il contient maintenant les Israélites qui croient en Jésus et les non-Juifs qui croient en Jésus. Cette vision, que Paul développe en Romains 11, montre bien que l'Église est le prolongement de l'olivier d'Israël qui continue de pousser. Par ailleurs, je mets au défi qui que ce soit de trouver dans le Nouveau Testament l'idée que Jésus aurait « offert » le Royaume. Les textes qui rapportent la prédication de Jésus annoncent que le Royaume est là, tout proche. Il arrive, il a même « atteint » ses interlocuteurs (Mt 12 :28). La conséquence du choix des auditeurs est leur propre relation au Royaume : le Royaume vient, de toute façon, mais eux-mêmes en sont exclus s'ils refusent de croire. C'est ce qu'a fait la majorité des Israélites de l'époque. Mais ce n'est pas le royaume qui a été reporté, ce sont les incrédules qui ont été jugés. Jésus semble même écarter très nettement l'idée que le Royaume pourrait être reporté : lorsqu'il envoie en mission les 70, il évoque les villes où ils ne seront pas reçus. Il leur demande de secouer la poussière de leurs pieds, en repartant, puis de déclarer : « Sachez pourtant que le Royaume de Dieu s'est approché. » (Luc 10 :11) Leur refus ne change rien au calendrier de Dieu, à la souveraineté avec laquelle le royaume annoncé vient. Ce passage s'oppose à l'idée que les hommes, par leur mauvais vouloir, auraient pu faire reporter pour une autre période le Royaume que Dieu avait d'abord offert.

La solution biblique

Quelle est donc la solution biblique à la difficulté ? Il nous faut reconnaître deux éléments dans l'enseignement biblique.

La première donnée est que le Royaume s'établit en deux phases. Le Royaume de Dieu est bien venu avec la première venue de Jésus-Christ. Il est bien présent, dès ce temps, et depuis ce temps, par le Saint-Esprit : « Il est justice, joie, paix, par l'Esprit Saint. » (Rm 14 :17) Il est bien présent, mais précisément par l'Esprit, sous une forme qui n'est pas extérieure et visible. Il faut attendre la deuxième venue de Jésus pour la consommation, l'achèvement du Royaume. Pour que tout l'effet de la victoire de Jésus, déjà remportée à la Croix, devienne visible, il faut la deuxième venue de Jésus-Christ. C'est lors de son avènement glorieux que le mal sera effectivement balayé.

Il est déjà vaincu, réellement, et nous en avons des signes. Dieu triomphe par son Esprit du mal dans notre cœur. Parfois dans notre corps, lorsqu'il veut bien accorder des signes de la victoire qui vient, et qu'il anticipe par des signes, qui sont des préfigurations annonciatrices. Mais, pour que le mal soit totalement vaincu, de façon à ce que tout œil le voie, il faut attendre que le règne vienne aussi dans le visible, de manière extérieure, et pour le corps. Le Royaume est donc bien venu, mais nous n'en jouissons que des « arrhes » pour le temps présent. Nous avons encore à attendre. Notre espérance n'est pas simplement focalisée sur la Croix, elle se porte vers le retour de Jésus-Christ, le crucifié ressuscité. Ce décalage explique que le vieux monde existe encore. Il y a deux millénaires de sursis pour lui, avec sa pourriture, avec les persécutions : c'est le « peu de temps » dont dispose le diable précipité du ciel (Ap 12 : 12).

Il semble qu'au sein de ce « peu de temps », il y ait une structure double : un temps assez prolongé pendant lequel le diable fait des ravages sur la terre, mais en étant relativement limité. C'est ce que manifeste, dans le langage d'Apocalypse 12, son impuissance à éliminer la femme, par ce fleuve qu'il projette de sa gueule. Le diable est limité, il ne peut pas faire tout ce qu'il voudrait, même dans ce temps de sursis. D'autres passages semblent montrer qu'à la fin de ce temps de sursis, dans un temps encore plus bref, au dernier moment, il aura plus de liberté d'action. On connaîtra un paroxysme de son opposition, qui correspond au temps de l'antichrist, la « bête » finale décrite dans les passages qui suivent.

Une deuxième considération porte sur la question : pourquoi ce sursis, ce décalage entre les deux venues de Jésus-Christ ? Pourquoi ces deux phases ? Pourquoi, en ayant remporté la victoire sur la Croix, Dieu n'a-t-il pas établi le Royaume d'un seul coup, tout de suite ? Tant de souffrances et de crimes auraient été évités...

Il n'y a pas de réponse très explicite dans l'Écriture. Mais un éclairage est donné, malgré tout. Dieu a ainsi étalé les choses pour que les hommes puissent accéder au salut acquis par Jésus-Christ, et être participants de cette victoire à titre personnel. Dieu n'a pas voulu sauver l'humanité de façon automatique. Il a voulu que le salut acquis par Jésus-Christ soit reçu par un acte d'adhésion personnelle. Il s'agissait de retrouver un lien de communion personnelle avec Dieu, pour ceux que le Seigneur a élus avant la fondation du monde. C'est cette communion qui a été rompue par le péché, c'est elle qui est la vocation de l'homme. Dieu veut l'homme, non seulement comme un animal auquel on fait du bien, mais comme un fils, comme une fille partenaire d'alliance. Cela implique que le salut n'ait pas été appliqué de façon globale et automatique, mais qu'il soit proposé, puis reçu par un acte de foi personnelle. C'est la façon dont Dieu agit, c'est clair ! Pour que le salut soit acquis de cette façon, il faut que la nouvelle de la victoire acquise par Jésus-Christ et l'offre qui l'accompagne, se déroulent encore dans le vieux monde. Il faut un sursis pour le vieux monde, avec le mal, pour que ceux qui doivent hériter du salut aient l'occasion de le faire en exerçant leur foi. Cette foi doit être une confiance en Dieu, malgré les apparences contraires. C'est ce qui prouve qu'il y a adhésion personnelle : il n'y a pas de contrainte par une évidence extérieure qui s'impose absolument.

Dieu ne veut pas d'autre entrée dans son Royaume que celle de la foi qui répond à la Parole et qui reçoit l'Esprit. Il faut du temps pour la foi, donc un sursis pour le vieux monde, pendant lequel se diffusera la Parole, puissance de Dieu, même si elle semble ridiculement faible aux yeux du monde. Avant la fin, la bonne nouvelle doit être proclamée à toutes les nations.

La voie de la foi est une voie d'amour et non de contrainte (Jn 14 :23). C'est cette même voie que Dieu a suivie pour établir son règne : le royaume vient de façon cachée au regard des hommes. Il vient par la Croix, il est caché sous la Croix. Dans l'attente de sa pleine réalisation, il nous faut, conscients de la réalité du mal et forts de l'œuvre décisive accomplie par Jésus, encore et toujours « batailler sous la Croix » (Jean Calvin).

Henri Blocher

